

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***La Trouble-fête* — tryptique de Bernard J. Andrès**
Une fiction réflexion

Michel Lord

Numéro 43, automne 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39500ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1986). Compte rendu de [*La Trouble-fête* — tryptique de Bernard J. Andrès : une fiction réflexion]. *Lettres québécoises*, (43), 26–27.



par Michel Lord

La Trouble-fête

TRIPTYQUE

de Bernard J. Andrès

Une fiction réflexion

Le premier roman de Bernard J. Andrès, *la Trouble-fête*¹, n'est pas — et ne se veut pas — d'un abord facile. Il s'agit d'un triptyque sciemment construit (trop conscient des procédés narratologiques mis en oeuvre disent déjà ses destructeurs qui voudraient réduire l'ouvrage à un pensum d'universitaire) où s'entrecroisent trois discours proférés vraisemblablement (?) par le même protagoniste-narrateur.

Qu'il s'agisse, par ailleurs, de science-fiction, cela ne fait aucun doute, même si en couverture quatre il est dit: «Science-fiction? Que non! Anticipation à court terme, tout au plus. Ou mise en garde en ces temps de guerre larvée où l'on n'aura jamais autant parlé de 'paix'». Cette réticence à faire corps avec le champ de la SF — doublée d'une curieuse «mise en garde» — peut s'expliquer par le fait que Bernard J. Andrès n'a sans doute pas voulu s'inscrire dans cette tradition, mais dire son temps — et se dire, sous de multiples facettes déformantes, à travers ses champs de possibilités narratives (premier roman aux «je»: effets de mode, pacte autobiographique ou parodie?) —, en se servant de quelques éléments du code science-fictionnel, surtout que notre temps semble imprégné de ce qui, il y a peu encore, ne faisait partie que du monde de l'imaginaire scientifique. De là à paraître empiéter sur les marges d'une esthétique comme la SF, il n'y a qu'un pas. Ceci dit, que *la Trouble-fête* soit un roman de science-fiction, variété anticipation à court terme, et qu'il soit mâtiné très fortement de réflexions critiques sur sa propre écriture, sorte de va-et-vient entre l'auto-analyse interne et l'analyse institutionnelle, je n'y vois pas de contradictions. Au contraire, car s'il est une chose que l'on sent à la lecture, c'est bien cette volonté de brouiller les codes du discours esthétique et aussi de parodier les effets de mode ambigus du discours social.

Trois questions peuvent donc au moins être abordées pour saisir cette oeuvre complexe: celle des genres, de la composition (auto-parodique) et de l'institution littéraire, ces deux dernières étant abondamment discutées dans les deuxième et troisième parties du roman lui-même.

En ce qui touche au genre, on pourrait encore se demander, par exemple, s'il suffit d'imaginer une situation *probable à court terme* pour que l'on soit de plain-pied dans un univers de SF². Il faut convenir que le décor campé dans *la Trouble-fête* est entièrement alternatif et que les personnages qui y évoluent n'ont rien de commun avec ce que le monde actuel connaît encore dans son ensemble. La population de Montréal y est constituée en grande partie de mutants qui ont subi les foudres d'une Déflagration atomique. Nous sommes donc en pleine ère post-cataclysmique. Quant au reste, il est évident que le récit s'attache un peu moins aux effets de cette catastrophe sur le monde et un peu plus à trois personnages qui n'en forment peut-être qu'un (métaphores ou hypostases de la Déflagration ou d'eux-mêmes?). L'aspect cataclysmique général n'est donc pas exclu, tout juste mis de côté, abordé par la bande. En fait, il sert de pré-texte à cette fiction qui refuse de sombrer dans l'histoire (le racontage!), me semble-t-il, pour s'intéresser au discours du récit. Ce qui fait qu'un habitué de Gérard Genette, de Mieke Bal ou d'autres narratologues risque d'éprouver plus de plaisir à lire ce roman qu'un véritable amateur de SF qui cherche son plaisir avant tout dans ce que les anglophones appellent avec justesse le *sense of wonder*.

À mon sens, c'est dans la composition que se trouve l'intérêt du roman, bien que l'«auteur», pardon le protagoniste-écrivain-narrateur-éditeur, suivant le moment du récit, qui analyse en détail le récit lui-même, en soit obsessionnelle-

ment conscient. Mais c'est là un des plaisirs pervers de ce roman que de revenir incessamment sur lui-même, d'être à la fois son discours et son méta-discours, sa forme et sa parodie. Tout se passe comme si Andrès, sentant une sorte d'incertitude quant à la valeur de son récit en tant que fiction, avait voulu prévenir les coups en nous suggérant que si nous n'apprécions pas, eh bien il n'y a là rien d'étonnant puisque le personnage éditeur nous avait prévenu que c'était «à *rewriter*» (p. 216), qu'il s'agissait d'un livre sans style parce qu'il abusait de tous les styles et qu'il tombait dans la «parodie sérieuse» et autres fadaïses post-modernistes... Non! De tels excès ne passeraient pas [...]» (p. 206).

Il reste que *la Trouble-fête*, malgré cette autocritique méta-intra-fictive, me semble correspondre à une des nécessités de la création contemporaine: penser la distance qui sépare deux «réalités» (réel/imaginaire, texte/lecteur, discours/récit, etc.) dans le mouvement même de l'acte de création. Pour d'aucuns cela peut paraître aberrant, mais comme l'aberration — entendue comme brouillage et décentrement des codes esthétiques et sociaux, comme un *trouble*, un égarement, comme l'«état d'une image qui s'écarte de la réalité» (*Petit Robert 1*), ou encore comme «ensemble des défauts des systèmes optiques qui ne donnent pas des images nettes» (*Petit Larousse*) — comme l'aberration, dis-je, apparaît comme une des formes de l'esthétique contemporaine, je ne vois pas pourquoi on n'en ferait pas précisément un roman! L'imaginaire étant une forme de mise en vision subjective du monde, comment ne pas concevoir la pertinence d'une oeuvre basée sur l'effet qu'elle *veut* précisément produire, car c'est exactement le brouillage des instances narratives et des focalisateurs que ce récit cherche à exploiter.

Dans son analyse du discours des deux premiers narrateurs, la troisième prota-

goniste (la seule à ne pas être narratrice comme telle), l'éditrice Jeanne Audet-Bertrand (dont le nom connote en creux l'Autre, l'Auteur (B/J/A) Bernard J. Andrès) note, ironiquement surtout, que:

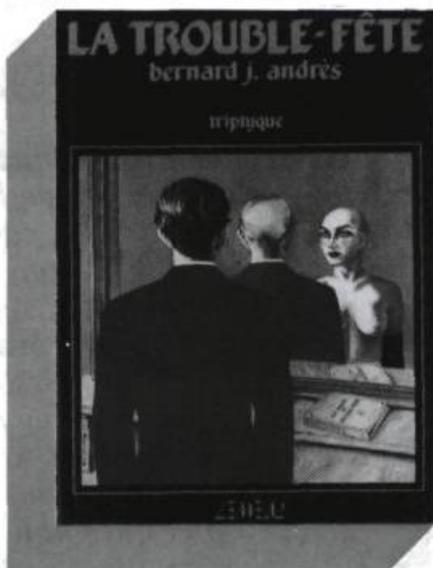
le lecteur ne se formalisera pas de cette hésitation entre journal intime et courant de conscience. Seuls quelques puristes lèveront le nez sur cette légère ambiguïté. Question de vraisemblance, ce doute n'est pas étranger à la confusion qui règne sur la ville et qui s'emparera du personnage perdu dans le tourbillon des fêtards. [...] (p. 207. C'est moi qui souligne.)

Et c'est finalement le projet même du roman que l'on est en train de lire qui est pensé (focalisé), ironiquement mis en abyme, par l'éditrice-protagoniste:

Jeanne se prend à rêver non pas d'une histoire, mais de deux, trois fictions différentes et secrètement affiliées, entre lesquelles une lecture attentive tramerait un réseau de renvois. Triptyque. Rien de définitif, aucune clé, nul passe-partout, point de mise en abyme arrogamment exposée. Mais au croisement des chaînes narratives, un dessin s'ébauche comme une fête improvisée, trouble à dessein le tracé rassurant des histoires parallèles, et révèle, fugace, la singulière aventure d'une écriture sans histoire, dérivée du seul plaisir d'écrire et de s'inscrire en marge de l'Histoire... (p. 207-208. C'est moi qui souligne.)

La composition de *la Trouble-fête* s'apparente donc aux procédés modernistes qui prennent soin de faire sentir la présence du matériau utilisé dans l'oeuvre et de fragmenter la représentation, mais en la faisant fonctionner secrètement, labyrinthiquement, comme par vases communicants. Et tout autant, l'oeuvre ressort de l'impureté baroque, dont parle Guy Scarpetta, dans *l'Impureté* (Grasset, 1985), à propos de l'attitude postmoderne, par sa fusion des codes les plus divers (ici: SF, narratologie, discours sur l'Histoire, style, sociologie, Institution littéraire, etc.).

Toute l'esthétique de la composition de *la Trouble-fête* tient dans la mise en discours d'une écriture qui prend plaisir à se voir évoluer dans son labyrinthe et ses circonvolutions incertaines, à revenir incessamment sur elle-même, pour la simple (?) raison qu'elle est peut-être le fait d'un seul et même énonciateur, qui



souffre — élément essentiel du récit — à divers degrés d'une amnésie due à la Déflagration atomique, et qui a donc un problème d'identité et de relation au monde et à soi. Comment alors penser en un seul style? Il ne peut en résulter qu'un discours complexe et, par un effet spéculaire, qu'un *complexe du discours* qui se cherche et se perd dans son propre parcours, dans sa propre auto-réflexion: «Prisonnier de sa perspective ou de ses fantasmes, chacun tissait sa toile dans les mailles de l'autre... ou d'une tout autre toile dont ils ne soupçonnaient ni l'existence ni l'envergure, et qui les enveloppait l'un l'autre en se moquant bien de leurs petits jeux innocents» (p. 214).

L'oeuvre est donc d'un abord difficile puisqu'il faut s'intéresser constamment à ces jeux (de perte et de quête) d'identité, toujours se demander qui parle vraiment, sont-ils trois, deux ou un à «s'énoncer», etc. Jeanne a sûrement raison de se dire, à propos du livre que nous-même venons de lire en tant que lecteur et non en tant que personnage, que «quant à l'ensemble, c'est plus proche du discours critique figuré que de la fiction proprement dite. On y trouve de la virtuosité technique et stylistique, plutôt qu'un véritable souffle romanesque. Ce type d'écriture réflexive ne correspond guère à ce qu'attendent nos lecteurs, aujourd'hui» (p. 217). Et même si «aujourd'hui» correspond dans cet univers fictif à quelque chose comme l'année 1990, trois ans après une Déflagration atomique, il reste que l'autocritique et la critique idéologique valent pour ici et maintenant: «[...] toute cette recherche d'un roman caché n'est autre chose qu'un divertissement sophistiqué qui ne peut intéresser qu'un public averti et donc restreint» (p. 217).

La Trouble-fête ne sera vraisemblablement jamais un best-seller, son esthétique sophistiquée ne correspondant effectivement pas aux attentes du vaste public; mais il représente beaucoup plus qu'un simple divertissement. Pour ma part, j'avoue avoir pris un plaisir certain à cette lecture. Par déformation professionnelle, sans aucun doute, par intérêt pour les questions de narration, mais aussi parce que ce roman contient aussi une abondance de «détails» ironiques, parodiques, ambigus, donc intéressants, sur les sociétés contemporaines, leurs codes et modes d'interactions conflictuels. Car en creux, c'est le Québec, l'Amérique, l'Europe, le Tiers Monde dans leurs interrelations problématiques que *la Trouble-fête* met en fiction/réflexion. Sous un apparent attachement à des questions d'esthètes, le roman recèle donc une vision critique de l'Histoire et des idéologies qui mérite toute notre attention.

* * *

Avant de terminer cette chronique, j'aimerais signaler la parution récente du deuxième numéro de *l'Année de la science-fiction et du fantastique québécois*³. Cette revue annuelle offre l'avantage de passer au fil de l'analyse l'ensemble de la production (fiction + études) parue dans les champs F/SF au Québec en 1985. Elle présente en plus des nouvelles (d'Alain Bergeron et de Denis Vaillancourt), des entrevues avec Esther Rochon, gagnante du Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois 1986, et avec Jean-Pierre April, un de finalistes du même prix. Diverses rubriques sont également au sommaire. Il ne fait aucun doute, à lire cet ouvrage de plus de 200 pages, que les littératures fantastique et de SF sont en voie de devenir lentement un phénomène socio-culturel de plus en plus important au Québec, suscitant de nombreux types de réflexion dans les milieux les plus divers. Les historiens de la littérature québécoise contemporaine pourront difficilement passer sous silence ce nouveau courant littéraire. □

1. Bernard J. Andrès, *la Trouble-fête. Triptyque*, Montréal, Leméac, 1986, 237 p.
2. À ce titre, *la Trouble-fête* pose un peu le même type de problème, en regard de la SF, que *le Piano-trompette* de Jean Basile. Voir à ce sujet mon article dans *Lettres québécoises*, no 34 (été 84).
3. *L'Année de la science-fiction et du fantastique québécois 1985* (Jean Pettigrew, rédacteur en chef), Québec, Le Passeur, 1986, 227 p. (2032, avenue Royale, Beauport (QC), G1C 1N8)